

1877

L'ACCIDENT DE GAGNY

Le 6 mars 1877, la Compagnie des chemins de fer de l'Est faisait parvenir aux journaux la note suivante, terrible dans son laconisme :

« Hier, 5 mars, le train direct no 37, partant de Paris à 19h50, rencontra à la station de Gagny par suite d'une fausse aiguille, un train de marchandises qui manœuvrait. Plusieurs voitures ont été renversées. On déplora la mort de quatre voyageurs ; dix autres sont blessés ».

Le lundi soir, 5 mars, vers huit heures et quart, le train de marchandises n° 70, chargé de moutons, manœuvrait pour se rendre sur la voie de garage, afin d'y passer la nuit, lorsque arriva à toute vitesse le train-poste n° 37 de Paris à Nancy, Reims et les Ardennes. L'aiguillage fut fait comme d'habitude, bien que la manœuvre du train de marchandises ne fût pas terminée. Une épouvantable collision se produisit. Il faudrait avoir le plan de la gare pour bien expliquer comment le choc a eu lieu.

Disons que par suite du faux aiguillage, les deux trains se présentèrent pour occuper la même voie, et se heurtèrent de flanc. C'est ce qui explique comment les mécaniciens et les chauffeurs, qui se trouvaient sur les machines et les tenders, en ont été quittes pour des contusions, produites par les secousses, tandis que les deux fourgons et les deux wagons de premières, qui venaient après les machines, ont été mis en pièces. Le sleeping-car et le wagon de l'Administration des Postes n'ont presque rien eu. Le choc, fut épouvantable et s'entendit dans tout le village de Gagny.

« Ce fut, disait un habitant, comme un coup de tonnerre, auquel répondirent les cris des blessés et des mourants. » On accourut de tous côtés Il faisait nuit. Les moutons — de superbes mérinos — s'étaient sauvés, épouvantés, après avoir sauté de leurs compartiments et encombraient la voie ; plusieurs avaient été tués.

Cependant peu à peu on parvint à mettre de l'ordre dans ce sinistre désordre, et l'on commença le déblaiement. Dix-sept voitures avaient été broyées. Sur vingt-sept voyageurs que contenait le train, cinq ou six à peine étaient sains et saufs ; tous les autres étaient atteints plus ou moins gravement. A mesure que les blessés étaient extraits des décombres, ils étaient portés dans des bâtiments de la gare ou dans les maisons voisines. M. le docteur Kreutzer, de Gagny, arrivé le premier, les examinait et leur donnait des soins. M. le docteur Langlois, du Raincy, vint bientôt rejoindre son collègue.

Enfin, vers onze heures du soir, arrivèrent, par un train spécial, le médecin en chef et le service médical de la Compagnie. Le transport des blessés donna lieu à plusieurs incidents touchants : le soldat Bénin, du 45^e de ligne, et le caporal Renaudeau, du 91^e, s'occupaient de relever les blessés, les soutenaient, les guidaient. Ces deux braves garçons, tous deux grièvement atteints à la tête, avaient oublié leurs plaies pour porter secours aux autres. Ils ne se sont remis entre les mains des chirurgiens qu'après avoir constaté que leur aide n'était plus nécessaire.

Dans un des wagons se trouvait une petite fille de sept à huit ans, orpheline, qu'une dame emmenait de Paris pour la conduire aux environs de Reims. La dame fut blessée, et la petite, qui n'avait pas même une contusion, a soutenu sa bienfaitrice jusqu'au restaurant Renaud, où M. le docteur Kreutzer l'a pansée . Quand on a pu faire le funèbre bilan de l'accident, on a constaté qu'il y avait seize blessés, dont plusieurs ne laissaient aucun espoir.

Il est bien entendu que les personnes citées sont celles qui étaient grièvement blessées. Au bout de quelques minutes, Mme Jacques Dangeville rendit le dernier soupir. Les médecins déclarèrent que MM. Poulain et Fessier, portés au restaurant

1877

L'ACCIDENT DE GAGNY

Renaud, étaient également perdus. L'agonie de ces deux malheureux a été déchirante.

M. Poulain avait les jambes broyées et le crâne fendu. Il poussait des cris horribles, appelant Mlle Marie Renaud, qui le soignait et qu'il prenait pour sa femme. Après deux heures de tortures, il expira.

M. Fessier, qui avait aussi les jambes cassées, souffrit plus longtemps encore. Il avait assisté avec une pitié profonde à la mort de son malheureux compagnon, ne se croyant pas atteint aussi gravement que lui. Mais bientôt l'agonie commença et, jusqu'à quatre heures du matin, il se tordit dans d'atroces convulsions.